



Petit Courrier des Dames,

Journal des Modes.

MODES.

LE BAL DE L'OPÉRA. — LE DUC D'ORLÉANS.

ON a tout dit sur le bal de l'Opéra ; on a raconté le prodige de ces milliers de lumières resplendissant sur des femmes ou sur des trophées d'armes, se jouant dans les plis d'un drapeau national ou d'une écharpe en gaze ; on a répété partout que la société française est vive, brillante, immense, lorsqu'elle répond à un appel de bienfaisance et de plaisir ; on a vu les étrangers admirer le goût de nos fêtes, la grâce de nos femmes, et, dans la confusion même de tout le monde réuni par un même but, on a pu apprécier le caractère d'une nation qui comprend sa véritable égalité dans tout ce qui est aimable et gracieux. C'était un coup-d'œil ravissant que l'aspect de toutes ces femmes éclairées par

l'éclat des diamans et des bougies ; c'était une source piquante d'observations, que ce mélange de rangs, de titres, d'opinions, de mœurs et d'insignes étrangers représentant toute l'Europe dans la salle de l'Opéra. Là, on regardait avec intérêt une enfant, reine d'un trône qu'elle n'a point encore vu, qui jouait avec un bouquet de fleurs, tandis qu'on lui prépare une flotte et une armée ; près d'elle, une jeune impératrice déjà veuve d'un empire qu'elle ne fit qu'entrevoir, et dont la couronne est aujourd'hui remplacée par des tresses de cheveux et de légères plumes blanches. Dans la même loge, une femme parée du nom de Beauharnais, souvenir de gloire, de grâce et de bonté ; et puis tous ces hommes de grandeurs passées, et tous ces hommes de fortunes nouvelles, et ces hommes de toutes les révolutions, et tous ceux enfin qui furent, qui sont, ou qui doivent être quelques points marquans dans nos tourbillons politiques. Mais au milieu de tous ces élémens confondus, au sein de cette cohue où tant de nuances s'entrechoquaient et s'unissaient, une apparition douce et charmante vint attirer tous les regards : une mère et ses deux filles, modestes, belles, et souriant à la foule, ayant sur leurs fronts des guirlandes de fleurs ; pour parure deux jolies épaules nues et leurs simples robes blanches ; leur père auprès d'elles, et puis leurs frères, jeunes, brillans, et joyeux comme on l'est encore devant un avenir d'espérance, offraient le touchant tableau d'une famille toute d'union, de simplicité et de bonheur. C'était un groupe charmant, plein d'intérêt et de grâce. L'accord des sentimens les plus purs, les plus intimes, de ces félicités d'ame qui attendraient jusqu'aux cœurs ennemis, a dû séduire même les imaginations flétries par les préventions diplomatiques, les haines de partis, et qui, devant tant d'attraits, oublieront qu'on admirait et contemplait la famille d'un roi.

Ce fut un brouhaha, une presse, un mouvement bien général au moment où le roi fit le tour du bal en saluant la foule. A peine trouvait-il place pour passer, et Dieu sait combien de plumes, de blondes et de fleurs furent froissées pour se reculer devant lui ; les acclamations le précédaient, le suivaient ; puis les observations s'établissaient par groupes où se mêlaient tous les âges et tous les sexes. « Le roi est vraiment bien affable, disaient ceux sur lesquels était tombé par hasard un de ses royaux sourires ; il faut avouer que l'opposition a souvent tort. — Que ce petit duc de Nemours a la physionomie heureuse et spirituelle ! disaient d'autres. — Quant à moi, répétaient quelques voix douces et fraîches, j'aime mieux le duc d'Orléans dans son uniforme



de hussard que dans son habit de garde national. — Hum ! interrompaient quelques hommes aux fronts chauves et sévères, voilà bien des enfantillages de salon. Puisse le duc d'Orléans rester inaccessible à ces petites flatteries qui influenceraient peut-être ses grandes qualités ; mais il est jeune, bien fait, aimable, on l'entourera de séductions ; c'est vraiment dommage qu'un prince royal soit un aussi joli garçon. » Et plus d'une femme, d'idées tout opposées, murmuraient, pendant ce sage discours : « C'est vraiment dommage qu'un aussi joli garçon soit un prince royal. »

Enfin, pour revenir à ce que nous devons dire, parlons maintenant de fleurs et de rubans, et donnons un aperçu de toutes les toilettes dont les détails trop nombreux ne pouvaient être saisis par les observateurs les plus dévoués. Il y avait beaucoup de coiffures grecques qui allaient à ravir ; mais il y en avait bien plus encore qui allaient horriblement. C'étaient des chaînes et des bracelets d'or qui les ornaient ; des plumes, des doubles guirlandes, dont une rangée traversait le front, et l'autre entourait la torsade de cheveux. Les couronnes en racine de corail étaient assez nombreuses ; d'autres en petites plumes de toutes couleurs, en épis d'or, d'argent ou de diamans. Beaucoup de fleurs ; des bouquets détachés placés très de côté dans les coiffures grecques ou demi-grecques ; des guirlandes de roses ou de marguerites sans feuilles, entourant la tête et s'arrêtant sous le chou placé en arrière. Une assez grande quantité de guirlandes à la *Cérès*, et d'autres dispositions de guirlandes cintrées, relevées, penchées avec un goût exquis ; car l'on doit cette observation, que tous les fleuristes et coiffeurs semblaient s'être entendus pour produire les plus fraîches et les plus élégantes parures. On distinguait parmi les nouveautés, des dispositions de fleurs et de plumes qui sortaient des magasins de M. Pontier*, qui sait toujours se faire reconnaître par ses charmantes inventions, et qui, dans cette circonstance, a répondu à la réputation qu'il s'est si justement acquise.

— On voyait beaucoup de turbans en velours, en cachemire, en gaze de couleur mêlée d'or ou d'argent. Les uns ornés d'oiseaux de paradis, les autres d'aigrettes de pierreries. Il y en avait en gaze blanche brodés en soie de couleur, à palmes de cachemire, puis d'autres en gaze unie traversés par des chefs brodés en or de toutes nuances, qui faisaient l'effet d'un turban de pierreries.

* Rue Richelieu, n° 62.

Albert.

(Suite.)

Dès que M. de Murvel fut seul, il interrogea les domestiques pour savoir de quel côté son fils avait porté ses pas ; il apprit qu'en sortant de la salle à manger, Albert était monté à sa chambre, où il s'était enfermé ; pendant quelques minutes on avait entendu un grand bruit ; peu à peu le calme s'était rétabli, et le profond silence qui avait succédé faisait croire qu'il était endormi. Peu rassuré par ces détails, M. de Murvel, à l'aide d'une double clé, pénétra dans la chambre de son fils, et le trouva effectivement plongé dans un profond sommeil. Après avoir ordonné qu'on veillât attentivement près de lui, il se retira plus tranquille, attendant avec impatience l'explication d'une conduite aussi bizarre.

Le lendemain, au point du jour, Hélène, qui n'avait pas fermé l'œil de la nuit, descendit dans le parc ; le tems était couvert, et les nuages amoncelés sur la forêt, semblaient annoncer un orage prochain... Mais Hélène n'y fit pas attention ; immobile devant la fenêtre d'Albert, elle attendait son réveil, lorsque des pas se firent entendre dans l'avenue ; elle se retourna, et vit son fiancé lui-même qui se dirigeait de son côté ; son visage était encore plus pâle que la veille. Il sourit d'un air mélancolique en l'abordant. « Je vous cherchais, Hélène, dit-il ; j'ai besoin de vous parler. — A moi, mon cousin ? — A vous-même..... A peine arrivé, des circonstances imprévues m'appellent loin d'ici..... Il faut que je parte... Je venais vous faire mes adieux. » Il prononça ces derniers mots d'une voix creuse et comme poussé par un pouvoir irrésistible. Hélène garda le silence un instant et parut ne l'avoir pas

Bo
Rode
Coffin
M. 83



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens Nº 21 près le passage de l'Opéra
 Robe de tulle brodée en laine des M^{rs} de Mme Bernard rue du Cloître St Jacques Nº 10.
 Coiffure Exécutée par M^{re} Mardon rue des Mathures Nº 45. Corée de Pierres des M^{rs} de
 M^{re} Bourguignon passage de l'Opéra. Bouquet des M^{rs} de M^{re} Chagot freres rue St Denis Nº 27.

3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

compris..... « Vous partez, dit-elle enfin, est-il bien vrai?... Et quel motif? — De grâce, ne m'interroge pas... » En parlant ainsi, il avait passé le bras d'Hélène sous le sien, et la faisait marcher à grands pas dans l'avenue, tandis que les coups de tonnerre plus rapprochés commençaient à retentir sur leur tête... « Albert, reprit la douce fille, en fixant sur lui ses grands yeux noirs pleins d'amour et de tendresse, n'ai-je donc aucun droit à ta confiance? Si quelque secret pénible pèse sur ton cœur, confie-le-moi. Eh! qui partagera tes peines, si ce n'est celle que ton père a nommée ton épouse? — Toi mon épouse? s'écria Albert avec égarement... Jamais... — Albert, c'est donc là ce fatal secret, tu n'a plus d'amour pour moi?... — Que dis-tu? Moi ne plus t'aimer! le ciel est témoin que jamais tu n'es sortie un seul instant de ma pensée... Hélène, je t'aime de toutes les puissances de mon ame... et cependant je ne puis être à toi... »

Dans ce moment un éclair sillonna la nue, et la foudre éclatant avec violence, vint briser un arbre à quelques pas d'eux. La jeune fille éperdue se précipita dans les bras de son amant... La pluie tombait par torrens. Albert, insensible à ce désordre de la nature, contemplait avec ravissement l'être angélique qui semblait chercher un appui dans son sein... Il respirait sa douce haleine, il sentait son cœur battre contre le sien... L'univers entier avait disparu pour lui... Soudain ses yeux brillèrent d'un éclat nouveau... pourtant ce n'était pas la flamme pénétrante de l'amour qui les animait; c'était plutôt un feu sinistre, comme celui qui jaillit du regard de l'esprit de ténèbres... Des sons rauques et inarticulés s'échappaient avec effort de sa poitrine oppressée; d'un mouvement convulsif il éloigna, puis rapprocha de lui la tremblante Hélène, qui le regardait avec effroi; bientôt l'étreignant avec plus de violence, ses lèvres brûlantes pressèrent le cou glacé de la jeune fille... mais ce n'était pas pour y déposer un doux baiser; aussitôt elle poussa un cri de douleur, et son cou laissa voir la marque sanglante d'une morsure cruelle... A cet aspect, Albert poussa un rire affreux qui semblait un écho de l'enfer. Ses bras cessèrent de soutenir Hélène, qui tomba évanouie sur le sable... et, sans chercher à la secourir, il s'élança comme un insensé vers la maison.

Son père était sur la porte; inquiet de son absence, il se disposait, malgré le mauvais tems, à le chercher dans les jardins... Albert passa près de lui sans le reconnaître; M. de Murvel voulut l'arrêter; il se dégagca de ses mains et courut s'enfermer dans sa chambre; on vola sur

ses traces : mais, tandis qu'on faisait de vains efforts pour forcer la serrure, une forte détonnation se fit entendre... La porte fut enfoncée... et l'on trouva Albert noyé dans son sang. D'une voix mourante il fit entendre ces paroles : « Apprenez tous mon fatal secret : En passant près de Laval, j'appris qu'un loup furieux désolait la contrée. J'attaquai l'animal cruel et j'en délivrai le pays... Mon dévouement m'a coûté cher : une horrible contagion a passé dans mon sang... C'est un mal dont on ne guérit pas... Mon père, pardonnez-moi... La mort est un devoir... Mais Hélène... sauvez-la... il en est tems encore... » Il ne put achever, et rendit le dernier soupir.

Ces mots paraissaient incompréhensibles ; cependant, guidé par de funestes pressentimens, on se mit à la recherche d'Hélène. On ne tarda pas à la trouver, étendue sans connaissance, au même endroit où Albert l'avait laissée. La blessure de son cou donna le mot de l'épouvantable énigme. On la transporta au château, on lui prodigua tous les soins... Mais hélas ! il était trop tard... L'adorable enfant, consumée par une fièvre brûlante, expira le second jour sans avoir connu toute l'étendue de son malheur ; et ses restes furent déposés à côté de ceux d'Albert.

Le voyageur qui passe à Romilly, peut entendre le récit de cette catastrophe, et lire les noms d'Hélène et d'Albert sur la tombe de marbre blanc élevée à la mémoire de ce couple infortuné.



ALBUM.

La rentrée de M^{lle} Taglioni s'est faite à l'Opéra au milieu de la plus brillante société, et a été signalée par des tonnerres d'applaudissemens. Cette charmante danseuse, qu'une indisposition avait éloignée de la scène depuis plus d'un mois, a paru plus ravissante que jamais. *Le Dieu et la Bayadère*, dont les représentations ont été interrompues par celles de *Robert-le-Diable*, a été revu avec le plus grand plaisir.

—Déjà nous avons entretenu nos lectrices des succès obtenus à la cour par M. ERNST, premier violon de la chambre du prince de Hesse, en manifestant le désir que ce jeune virtuose mit les amateurs à même de jouir du charme de son archet. Ce vœu a été compris par l'artiste, et nous annonçons aujourd'hui que son premier concert aura lieu le 12 février, à 8 heures du soir, dans les salons de M. Pleyel. Des talens du premier ordre doivent encore concourir à cette solennité musicale, en prêtant l'appui de leur art à celui de M. ERNST, qu'on dit prodigieux. Le billet coûte 10 fr. On s'en procure chez M. Pleyel, *rue Cadet*, n° 9, *faubourg Montmartre*.

—*L'Écuyer Dauberon, ou l'Oratoire du Bon-Secours*, est un charmant roman que vient de faire paraître M^{me} Waldor, connue déjà par des vers fort distingués. Cet aimable auteur vient marquer son rang à côté de nos romanciers les plus piquans. Elle a placé la scène de son ouvrage sous Louis XII, mais elle a justement compris qu'il fallait préférer à un intérêt de localité, celui des passions qui sont de tout tems, et que le genre historique n'a pu encore détrôner dans les romans. Celui que nous annonçons peint des sentimens qu'une femme seule pouvait exprimer avec autant de délicatesse, et réveillera plus d'une émotion qui témoigneront le mérite du stile de M^{me} Waldor.

— Il a été publié onze cents ouvrages nouveaux à Londres pendant le cours de 1831.

— *Les Polonais* du Cirque-Olympique ont un succès de vogue. Le mois de janvier a produit 104,567 fr. 70 c. Il n'y a pas d'éloges qui en disent plus que ce chiffre-là.

Le Cirque-Olympique donnera aujourd'hui le premier bal masqué.

— *L'Éléphant du roi de Siam*, qui revient des États-Unis d'Amé-

rique, réparaitra au Cirque dans le mois de mars. On dit que les voyages ont formé M^{lle} Dyeck au moral et au physique. Elle a grandi d'un pied et enrichi son répertoire d'une foule de gentilleses, que son énorme structure rend encore plus singulières. C'est le plus gros éléphant qu'on ait vu en Europe depuis cent ans. M^{lle} Dyeck ramène de ses voyages une jeune élève de deux ou trois ans, qui débutera avec elle au Cirque-Olympique.

Annonces.

C'est au moment où le Carnaval va donner toute son action à la saison des bals et des soirées, que M^{me} BARTHÉLEMY, maîtresse couturière, *rue des Fossés-Monsieur-le-Prince*, n° 49, avantageusement connue depuis nombreuses années, croit devoir rappeler aux dames les prix si avantageux de ses façons :

Les robes simples doublées, pour.....	4 fr.
de bal.....	5
douillettes.....	5
garnies.....	7
manteaux.....	8

avantages qu'on ne trouve chez elle qu'à cause du grand nombre d'ouvrières qu'elle occupe.

La main d'œuvre est soignée, et les robes ne reviennent jamais chez elle.

ROUGE AFRICAÏN.—Un chimiste, élève du célèbre Vauclin, ayant voyagé dans les colonies, vient de composer un rouge pour la toilette des dames brunes et blondes. Ce rouge est tel qu'il n'en a point encore paru dans la France et dans toute l'Europe. Notre auteur a pensé qu'une aussi belle découverte méritait d'être annoncée aux dames, la fraîcheur étant un des grands avantages, chez les dames surtout, où le moindre événement, la plus légère indisposition leur font aussitôt perdre leurs couleurs et avec elles la puissance de leurs charmes. Ce rouge réunit tous les avantages désirables; il a la vertu de rendre les couleurs naturelles, sans endommager le tissu de la peau, de manière que l'on peut se laver plusieurs jours sans le faire disparaître. Il se fonde avec une graduation si parfaite, que les yeux les plus pénétrants ne peuvent le découvrir et en faire la différence avec la nature même. Le flacon de ce rouge dure un an. Le prix est de 6 fr. et 10 fr. le double. Le seul dépôt est à Paris, chez M^{me} PEROCHÉ, *rue Croix-des-Petits-Champs*, n° 43.

A ce Numéro est jointe la planche 866.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription, pour un trimestre. Paris, 9 fr.—Départemens, 9 fr. 50, — Etranger, 10 fr.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, *Boulevard des Italiens*, n° 2, L., et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés *franc de port*.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, *rue Saint-Louis*, N° 46, au Marais.